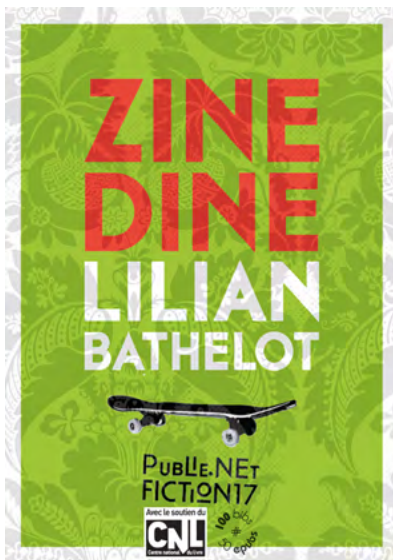


#100bibis50epubs les notices

Publie.net

- 3 Jacques Ancet, *La tendresse*
Cathie Barreau, *Refuge sacré*
- 4 Lilian Bathelot, *Zinedine*
François Bon, *Autoroute*
- 5 Daniel Bourrion, *J'ai été Robert Smith*
Antoine Boute, *Brrr*
- 6 Raymond Bozier, *Fenêtres sur le monde*
Virginia Woolf, *Une pièce à soi* (retraduction par J-Y Cotté)
- 7 Michel Brosseau, *La bac d'abord*
Sarah Cillaire, *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?*
- 8 Marie Cosnay, *Dialogue des morts*
Thierry Crouzet, *Baby-Foot*
- 9 Didier Daeninckx, *Baraques du Globe*
Emmanuel Delabranche, *Une ville (13 boucles)*
- 10 Régine Detambel, *Les corpulents*
Eric Dubois, *C'est encore l'hiver*
- 11 Dominique Dussidour, *Petits récits de penser et d'écrire*
Michèle Dujardin, *Là où s'arrête la terre*
- 12 Berit Ellingsen, *Dans le blanc* (traduction de François Bon)
Michaël Glück, *Proférations de la viande*
- 13 Nathanaël Gobenceaux, *46 villes, bourgs & autres lieux*
Laurent Grisel, *Hymne à la Paix*
- 14 Christophe Grossi, *Va-t'en va-t'en c'est mieux pour tout le monde*
Christine Jeanney, *Lotus Seven*
- 15 Franz Kafka, *Chacun porte une chambre en soi* (retraduction par L. Margantin)
Leslie Kaplan, *Les mots*
- 16 Olivier Le Deuff, *Print brain technology*
Jérémy Liron, *La traversée*
- 17 KMS, *Chroniques du temps perdu et bande-son pour orgasme*
Arnaud Maïsetti, *Anticipations*
- 18 Martin Winckler, *Le cahier de transmissions*
Jean-Daniel Magnin, *Le jeu continu après ta mort*
- 19 Laurent Margantin, *L'enfant neutre*
Herman Melville, *Bartleby* (retraduction par François Bon)
- 20 Pierre Ménard, *Écrire au quotidien*
Juliette Mezenc, *Sujets sensibles*
- 21 Denis Montebello, *Calatayud*
Isabelle Pariente-Butterlin, Louise Imagine, *La croisée des marelles*
- 22 Marc Pautrel, *Le moteur à os*
Jérôme Pintoux, *50 interviews de Jules Verne*
- 23 Claude Ponti, *Questions d'importance*
Cécile Portier, *Saphir Antalogs* (travaux de terrassement du rêve)
- 24 François Rannou, *La chèvre noire*
Béatrice Rilos, *Nous aurions dormi vingt ans*
- 25 Jacques Serena, *Elles en premier toujours*
Joachim Séné, *La crise*
- 26 Martine Sonnet, *Couturière*
Jean-Pierre Suaudeau, *Photo de classe/s*
- 27 Lucien Suel, *Théorie des orages*
Guillaume Vissac, *Le livre des peurs primaires*

gamma Le jeu continue après ta mort Portrait de l'artiste en jeune homme Marge Je suis un écrivain L'enfant secoué Manuel anti-onirique Le
 znce des chiens Où s'arrête la terre Seul, comme on ne peut pas le dire Fenêtres sur le monde Chuchotements dans la nuit Mais qui lira le
 znier poème ? Une ville (13 boucles) Apprendre l'invention L'enfant neutre Chacun porte une chambre en soi Blasons d'un corps masculin In-
 pit Elles en premier toujours Abyssal cabaret La détente Robert Franck dans les lignes de sa main J'ai eu une idée Va-t'en va-t'en c'est mieu



L'auteur

Lilian Bathelot naît en 1959, dans le bassin minier et industriel de Decazeville, dans le sud de la France. Côté gènes, c'est l'Espagne profonde, l'Italie napolitaine et une pointe de Slave ; côté culture familiale, c'est la mine, l'Internationale et le jeu de boules.

Un temps saltimbanque et cracheur de feu, un autre professeur de philosophie puis conseil en communication, les contre-pieds de son parcours – qui sont aussi passés par l'usine et le bâtiment – débouchent en 1997 sur l'écriture, le projet de toujours, toujours repoussé par l'urgence de vivre.

C'est l'Inuit qui gardera le souvenir du Blanc, son dixième titre, est plébiscité par les libraires. Il est sélectionné pour une vingtaine de prix littéraires.

Le texte

Il fallait Lilian Bathelot pour prendre à bras le corps ce symbole de la vie urbaine qu'est le skate-board – version «street», variante hardcore où les rues de la ville deviennent l'arène.

Une histoire brève, dramatique. Marion, Zinedine. Si proches dans le cœur. Que tout sépare dans le bruit de la ville. Les quartiers, les regards, les familles, la vie qui ne tient qu'à un fil.

Et le roman, cette façon d'y aller voir au plus près des êtres, dans leurs mots, dans leurs yeux, avec cette envie qui vient de les prendre par la main.

Reste le défi, la pesanteur, l'équilibre, la fragilité des os, les douleurs de l'âme...

L'auteur

François Bon est né en 1953, en Vendée. Les Éditions de Minuit publient *Sortie d'usine*, son premier livre, en 1982. Enseigne l'écriture créative, notamment à Sciences-Po.

Le texte

« Je venais de découvrir le fabuleux livre/voyage de Julio Cortazar et Carol Dunlop : Les Autonautes de la cosmoroute. Un voyage Paris Marseille en bus Volkswagen, en s'arrêtant à chaque parking, passant la nuit dans un sur deux des arrêts. Soit 32 jours pour le voyage, sans quitter l'autoroute. Une drôle d'inversion du monde, avec l'impression que l'autoroute devient l'espace total du monde, immobile en fait, avec le reste de la planète qui s'en est séparé, et gravite en désordre tout autour. On comprend lentement que ce voyage en fait est un adieu au monde : Cortazar mourra peu après, ainsi que Carol. Ils nous disent au revoir, en cherchant le lieu le plus paradoxal de l'isolement. L'autoroute, ça me connaît. Les souvenirs d'enfance et d'adolescence en garage et station-service, aussi. Des histoires de camion, d'enfant perdu sur une

aire, d'animaux sauvages échappés, d'enterrement en panne, de conducteur qui ne veut plus repartir, ça ne manquait pas. Et puis l'autoroute c'est un monde vivant : ceux qui y travaillent, ceux qui l'entretiennent, ceux qui s'occupent de l'évacuation des eaux, celui qui ramasse sur l'aire, en tondant l'herbe maigrichonne, tout ce qu'il ramasse... Alors j'y ai envoyé cette voiture imaginaire, avec un type qui filme et un autre qui écrit. Tous les paysages sont réels, minutieusement reconstruits, mais d'après des photos découpées dans France-Routes... Et si c'était ça, depuis longtemps, très longtemps, le vrai roman d'aventure qu'on s'offre à soi-même ? Je suis tellement surpris, des années après, quand je découvre que des universités, loin jusque dans l'Arizona, ou tel lycée, vient me poser des questions comme si réellement je l'avais fait, le voyage. »



L'auteur

Daniel Bourrion est né en 1967 en Lorraine. Après plusieurs livres de poésie et de nombreuses publications en revue, il déplace progressivement son activité d'écrivain vers le média numérique, via son site face-ecran.fr. Il est membre du comité éditorial de publie.net. Sur twitter : @dbourrion.

Le texte

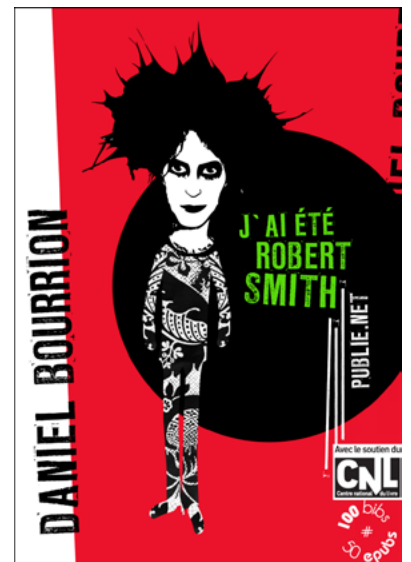
Chaque génération s'invente ses héros, comme une négation de ceux qui les ont précédés. Début des années 80, la vague punk pousse tout à l'excès. Coiffures et maquillages, Robert Smith en fut une des icônes majeures, parce que sa musique (le groupe The Cure) en est l'illustration la plus noire, la plus rebelle, la plus profonde et la plus belle.

Du moins c'est ce que pense le narrateur, et ça suffit pour ce thriller d'un soir.

Tout là-bas en Lorraine, pour un samedi soir de virée entre potes, dans une boîte de nuit (un chapiteau en plein champ, avec projecteurs et sono), le narrateur se grime en Robert Smith. Et il sera réellement Robert Smith, jusqu'à l'aube.

C'est l'occasion d'un road-movie déjanté, vieilles voitures et vraies cuites, magnéto-cassettes plein tube et videurs. Mais plus tard, sur les chemins de la vie adulte, où c'est toujours l'adolescent qui rêve en nous, la nuit folle reste celle de l'illusion, de tout ce qu'on jouait ensemble dans cette période-là, où tout est promesse.

C'est ce magistral travail qu'ouvre Daniel Bourrion, dans cette forme de prose poétique très dense et très brève à laquelle il nous a habitués, comme s'il fallait aiguïser l'arme ainsi pour ouvrir l'autobiographie, toucher le terroir, la langue, les morts.



L'auteur

Antoine Boute vit à Bruxelles. Il propose de nombreuses lectures performances de son travail, seul ou avec des musiciens, en français ou en flamand.

Pour l'écriture de *Brrr... polars de saison*, il a bénéficié d'une bourse de création du Centre national du livre (France).

Antoine Boute est aussi performeur : sur MySpace sous le pseudonyme de Clodo3000, dans les Cahiers de Benjy, ou pour ces 3 récentes conférences données à la Bellone à Bruxelles pour le festival Troubles lors d'un colloque sur le burlesque.

Le texte

« Un vrai roman policier. En fait, non. Plein de romans policiers – des rêves ou des cauchemars pire que des romans policiers. Tous les codes, hémoglobine, marques de chaussures, coprophagie même, ça décape. Et parmi les personnages de passage, pas moins que Jésus, King Kong ou la poésie lettriste elle-même. Ou

faire un best-seller avec un livre sur la vie des têtards composé via Internet, vous sauriez, vous ? Dès lancé le projet publie.net, j'avais sollicité Antoine Boute : présence forte de la scène bruxelloise, performeur proche des chemins de Charles Pennequin, lisant et intervenant aussi bien en langue française que flamande. Je ne savais pas qu'il me répondrait avec deux envois presque antagonistes : un travail de fond sur Guyotat et le toucher constamment téléchargé depuis lors, et cette suite de neuf brefs polars, classés par saison. Sous la grande farce cruelle des scènes, dans ces polars avec pelleuses, avec chiens, ou l'ultime variation pour un roman inerte, le poète traîne toujours des pieds dans un coin. Et c'est un poète lettriste, qui s'active dans l'intérieur même des romans à en déconstruire ou démonter les mots. C'est bien un seul polar géant et malsain de 150 pages qu'on propose d'avalier — ça secoue la réalité, c'est ce qu'on veut. »



L'auteur

Né en 1950, à Chauvigny, dans la Vienne, Raymond Bozier vit et travaille à la Rochelle. Il a animé la revue *Cargo*, publié un grand nombre de poèmes et de nouvelles dans des revues et des journaux avant de donner la priorité au roman. *Lieu-dit, Paysages avant l'oubli 1* (Calmann-Lévy, 1997, réédité chez Fayard), lui a valu le Prix du premier roman 1997. Ont suivi plusieurs recueils de poésie, tels que *Bords de mer* (Flammarion, 1998) et d'autres romans. Par ailleurs, il a réuni des auteurs algériens et français dans *L'Algérie des deux rives* (Mille et une nuits, 2003), et, dans *Le Rapt du silence* (Le Temps qu'il fait, 2007), a traduit des proses de Marcos Siscar.

Le texte

Fenêtres sur le monde, de Raymond Bozier, est d'abord paru chez Fayard en 2004. Depuis, ce livre est devenu un classique pour les animateurs d'ateliers d'écriture. L'immense force de ce livre, c'est son grand écart : d'un côté, après le 11 septembre 2001 et l'attentat du World Trade Center, notre rapport à la ville bascule. C'est la nappe sous-jacente, qui unifie les 37 fenêtres de Bozier. Parce qu'elles sont listées, dans la table des matières qui ouvre le livre. Ce sont celles que nous portons chacun : ce qu'on voit de la cuisine, ce qu'on voit de la salle où on enseigne, ce qu'on voit de cette chambre de hasard, ou de cette salle de réunion au ministère le jour que. Mais le pare-brise de la voiture, sur le trajet du matin, est aussi une fenêtre. Et les photos sur le mur, au-dessus de la table de travail. Et l'espace urbain, il nous donne quoi à voir : vitrine d'une cafétéria de supermarché, ça ne nous choque pas dans un film, et on ne saurait s'en saisir en littérature ? À sept ans de la parution initiale, Raymond Bozier complète, augmente, révisé. Le texte que nous présentons ici est inédit en partie, édition neuve. Nous mûrissons chacun dans l'intérieur de chantiers qui deviennent des chantiers-vie. Alors la version numérique devient l'expression de ce chantier.

L'auteur

Jean-Yves Cotté est né en 1961. Après des études de littérature britannique et un passage par l'IEP Paris, il enseigne plusieurs années en lycée professionnel avant de se consacrer à la traduction.

Amateur d'art, il a collaboré à plusieurs catalogues d'exposition pour des musées, à des ouvrages de photographie, d'architecture et de design, mais aussi à de nombreux beaux livres sur des sujets aussi différents que le tourisme, le kamishibai, Alfred Hitchcock ou Star Trek.

Le texte

« Mais, me direz-vous, nous vous avons demandé de parler des femmes et de la fiction — quel rapport cela a-t-il avec une pièce à soi ? »

On est en octobre 1928, dans un vénérable collège de Cambridge (des collègues féminins). Celle qui parle est une femme de 46 ans, dans la plénitude de son art. C'est à cette plénitude et cette maîtrise d'une des plus hautes écrivains du monde anglophone d'une part, de la littérature du xx^e siècle d'autre part, qu'il faut mesurer l'importance de cet essai qui fait littéralement trembler l'ordre occidental : une revendication toute modeste, une pièce pour soi toute seule, *A room of one's own*, peut déplacer toute la balance des sexes, de la société, de la place faite aux artistes femmes, tout simplement qu'elles soient.

Jean-Yves Cotté ne se contente pas de revisiter le rythme, la syntaxe, et tout ce qu'on a appris de Virginia Woolf, ou bien de ce qu'elle nous a appris.

« J'aime souvent les femmes. J'aime leur anticonformisme. J'aime leur complétude. J'aime leur anonymat... » Aucun de nous qui puisse se dispenser de suivre Virginia Woolf sur un chemin qui reste chaque jour à reprendre, à refaire.



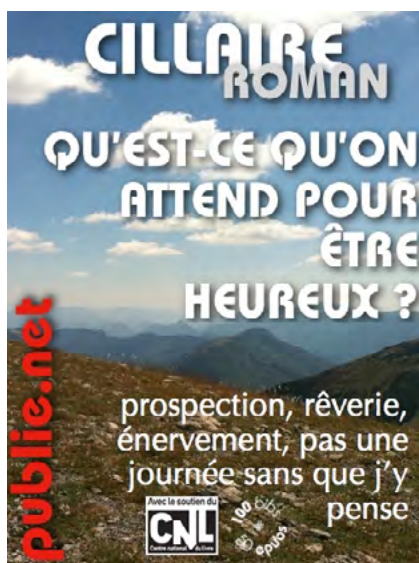
L'auteur

Docteur ès lettres (Le héros romanesque célinien face au sens), Michel Brosseau enseigne le français dans un lycée de l'agglomération orléanaise.

Chanteur-guitariste dans un groupe de rock alternatif au début des années quatre-vingt-dix, père de deux enfants, il a préalablement publié *La Bac d'abord* en version papier aux Éditions du Barbu ainsi que *Mannish Boy* sur publie.net.

Le texte

La Chapelle-Saint-Jean, une banlieue pavillonnaire des bords de Loire. Deux adolescents "tiennent les murs". Brigade anti-criminalité... Contrôle d'identité... Course poursuite... Bastien, 17 ans, n'y survivra pas. Patrick, un petit prof quarantenaire, a assisté au drame. Malade de n'avoir su l'empêcher, il n'a désormais qu'un but : établir la culpabilité des policiers dans la mort du jeune Bastien. C'est une bavure. Patrick est semblable à des millions d'indignés quotidiens : classe moyenne silencieuse rêvant de justice. Enquêteur maladroit, il entreprend de démasquer les enjeux de la politique locale. Mais comment éviter l'enfermement idéologique quand les médias de toutes tendances, les élus, les militants progressistes, les voisins et parents multiplient les simplifications et les amalgames. C'est un voyage au bout des illusions perdues. Et l'écriture de Michel Brosseau...

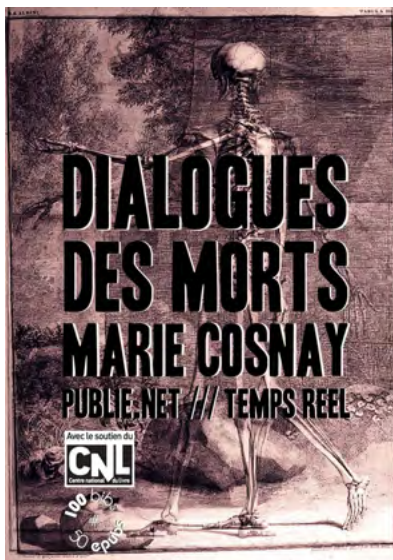


L'auteur

Sarah Cillaire, née en 1977. Parents enseignants, père musicien. Étudie l'art dramatique dans un premier temps, le russe, les lettres modernes et le serbo-croate par la suite, le mime corporel, la mise en scène et la dramaturgie récemment. Fonde le site de traduction expérimentale retors.net. Après l'inachèvement d'une thèse sur la mise en fiction de l'Histoire, essaie de faire ce qui la rend joyeuse : écrire en série sur une surface contestable, élever ses enfants, jouer, chanter, mettre en scène.

Le texte

Si les incidents ou l'arbitraire de la biographie nous conduisent à un texte accidenté, est-ce que ce n'est pas cela d'abord qu'il faut alors se donner comme contrainte – sinon comme expérience – littéraire ? Ainsi, les vitesses de récit changent constamment. Un instant peut devenir une époque : ainsi, ce mariage contracté avec un Russe qui ne reparait pas. Ainsi, cet échouage provisoire dans une ville de l'est canadien pour un colloque universitaire. Ainsi, ce lent dépli de l'enfance avec curieux ballet des mères, et ce qui s'ensuit d'obscurité pour les enfants en trimbale, obscurité dont on comprend bien que la narratrice l'affronte par ce récit, plutôt que ce qui la provoque. Et cela n'empêche pas de brasser une histoire bien plus large que soi, où interviennent les émissions de la télévision des années 70-80, la fin du Parti communiste, les logements de fonction de l'éducation nationale, et le corps à construire de ces enfants mis arbitrairement hors de la structure familiale qui sert de modèle à la société – faites avec. On nous invite dans le chantier même, avec ces éléments comme tombés durement sur le sol vie, et qui nous sont autant d'énigmes coupantes, trop dures ou lourdes pour être déplacées, et c'est pourtant là qu'est l'expérience d'écriture. Alors, dans une chambre d'hôte perdue de l'autre côté de la mer, ou dans l'impossibilité de ne pas habiter Paris, ou dans ce dépli d'enfance qui devient comme un mur lisse et âpre, ce qui nous est donné pour notre propre investigation quand à ce qu'on cherche chacun, via temps, lieux, espace, pour notre part d'utopie.



L'auteur

Marie Cosnay est née à Bayonne en 1965. Professeur de lettres classiques, elle vit et travaille au pays basque. Écrivain, elle est aussi traductrice de textes antiques. Elle écrit pour le théâtre et participe à plusieurs revues. Elle a déjà publié : *Que s'est-il passé*, Cheyne éditeur, 2003 ; *Adèle, la scène perdue*, Cheyne éditeur, 2005 ; *Villa Chagrin*, Verdier, février 2006 ; *Déplacements*, Ed. L. Teper, 2007 ; *Les Temps Filiaux*, Atelier In-8, 2008 ; *Trois meurtres*, Cheyne éditeur, 2008 ; *André des ombres*, Ed. L. Teper, 2008 ; *Noces de Mantoue*, Ed. L. Teper, 2009 ; *À notre humanité*, Quidam éditeur, 2012.

Le texte

L'engagement dans la langue, même dans le travail le plus contemporain, s'enracine dans ses strates profondes. Elles sont assez nombreuses pour chacun y trouve ses affinités, ses ateliers. Marie Cosnay, outre d'être l'écrivain qu'on connaît, traduit du grec et du latin. C'est là probablement que sa langue prend

force, dans ces heures où on se confronte aux vieux rythmes, aux grands mythes.

À preuve qu'ici, il ne s'agit pas de proposer une ou des traductions. Le texte qui s'ancre dans *Les Phéniciennes* d'Euripide a pour titre "Pour du discours manqué". Le texte qui s'ancre dans *L'Énéide* de Virgile a pour titre "Pour du discours amoureux". Et le fragment traduit du *Roi Lear* de Shakespeare a pour titre "Pour le discours des fous". Alors, en présentant une traduction exigeante, commentée, d'Euripide, Virgile et Shakespeare, Marie Cosnay y inclut sa propre lecture. Ce qu'elle y cherche, ce qu'elle y trouve, et comment cela s'articule ou cogne au présent. Dans Euripide, de prendre une ville et d'y imposer des lois. Dans Virgile, ce récit mère/fils, et ce qui s'y dit de la ville et des rêves. Et dans Shakespeare, l'ombre de la guerre. Ainsi la littérature semble un instant dévoiler, dans ce travail sur ces racines, les grandes directions et les grands rêves qui lui confèrent son excès pour le présent, nous ouvrent à notre propre écriture.

L'auteur

« Adolescent, j'ai joué avec tout ce qui était électronique, me passionnant pour les premiers micros. De formation, je suis joueur de jeu de rôle, accessoirement ingénieur en micro-électronique. Pour mon premier job en 1988, j'ai été développeur, puis je suis vite devenu journaliste, créant quelque temps plus tard PC Expert et PC Direct. En parallèle, j'ai écrits des romans, des essais et des carnets de voyages. Je me suis initié à l'histoire de l'art et à la philosophie. Au final, je suis devenu un expert de rien et je revendique cet éclectisme. »

Très tôt engagé dans le web et les réseaux sociaux, Thierry Crouzet vit désormais sur les bords de l'étang de Thau et se consacre à l'écriture.

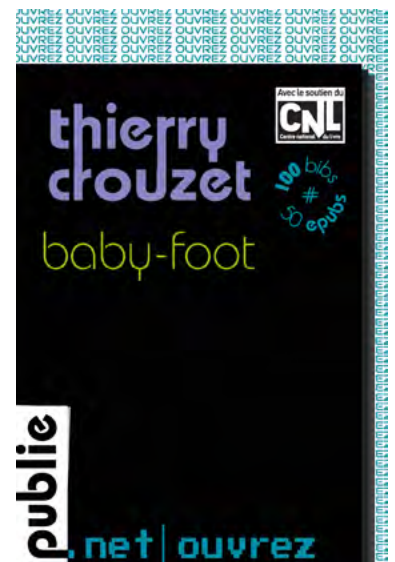
Le texte

Les jeux vidéo et jeux en réseau auront-ils raison des derniers survivants de ces monstres lourds ?

Pas si sûr. Pour ceux de notre génération, un processus de défi et d'initiation. Une symbolique sociale, à commencer par les lieux où on les trouvait.

C'est l'exercice auquel se livre ici, en funambule ou virtuose, Thierry Crouzet. Mais attention : sur fond de transmission et d'héritage, et d'initiation adolescente.

On poserait presque à notre tour sa pièce de 50 centimes dans le cendrier, pour une partie avec lui. Partie de texte, tout simplement.

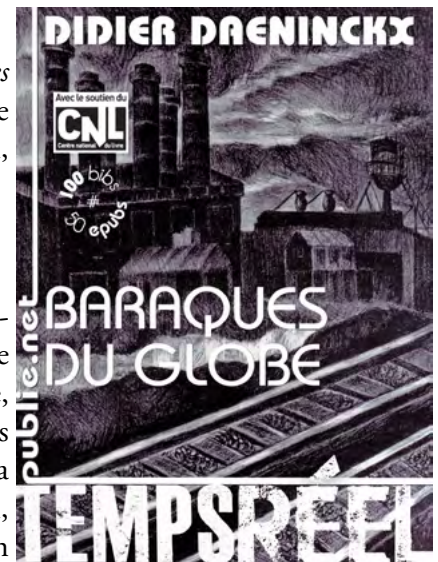


L'auteur

Didier Daeninckx. Il a fait irruption dans les librairies en 1983 avec *Meurtres pour mémoire*. Depuis, il a signé une quarantaine de romans et de recueils de nouvelles. Il a aussi écrit des ouvrages en collaboration avec Willy Ronis, Tardi, Mako et Tignous.

Le texte

C'est à Aubervilliers, à l'intersection des routes qui vont vers Gonesse, Saint-Denis ou Montmorency – le quartier s'appelle le Globe. Autant dire, la terre entière. Et elle est bien là : immigrations rejetées au bord de la ville tentaculaire, la ville en pleine expansion qui ici construit ses laveries, ses usines, entasse ses déchets. Dans ce mouchoir de poche, un enfant rêve à l'origine du nom, et va voir grandir le sien. Même pas déformé en "Deninx" comme Jean, le comédien, qui tournerait dans les films de Prévert. Mais où on reconnaît l'inimitable façon de Daeninckx, c'est que, dans ce territoire de la ville où tout condense, c'est l'Histoire tout entière aussi qu'on traverse. La guerre de 14-18 et ceux qui refusent d'obéir, le Front Populaire et l'aventure du Parti communiste, la Résistance et le mouvement anarchiste, enfin la guerre d'Algérie et l'irruption du présent. Avec pour soubassement les usines d'automobiles Hotchkiss ou les chaudières Babcox, et ceux qui font de l'urbanisme leur chasse gardée, les baraques ouvrières croisant soudain le promoteur immobilier Grindel et son fils Paul Éluard. Le pourtour de Paris, quand il entre en littérature, ne peut le faire que violemment, en brisant les règles – c'est le cas du Céline de Mort à crédit (curieuse convergence via montgolfière interposée) et de Cendrars. On sait depuis longtemps que Daeninckx est dans ce camp, celui des grands. Et que ça se joue à cette seule capacité, dans la phrase, à capter et offrir de l'humain. Il restera longtemps dans la tête, après lecture, le petit enfant infirme, ou chacun de ces portraits d'une épopée minuscule, l'épopée des humbles, où Daeninckx n'a qu'à puiser dans sa propre autobiographie. Et que cette histoire est aussi la nôtre, est forcément la nôtre.



L'auteur

*Né au havre passé par rouen puis paris et revenu au havre puis à rouen
Ai voyagé en quelque sorte
Architecte pour que la vie ait lieu
Tente d'enseigner l'architecture au travers de textes et de musiques
Peux mieux faire
E. D.*

Le texte

Il ne faudrait pas, pour parler de ce que ce texte apporte de neuf à l'écriture de la ville, commencer par dire que l'auteur est architecte, spécialiste de Le Corbusier photographe, et parallèlement enseignant dans une école d'architecture. Parce que ce n'est pas cela qui aide à écrire, ou plutôt inventer une écriture. D'ailleurs, le texte ne parle pas de celui qui écrit, à quel moment, en quels lieux, à quelle heure – à suivre son blog "à peine perdu(e)", on devine les voyages, les chantiers, les soirs d'hôtel, les rumeurs de ville. Peut-être est-ce ce permanent décalage, peut-être est-ce le geste même de toucher à la ville en tant que paysage, parce qu'on la modifie, qu'on l'écrit – si l'architecture écrit par ses signes et bâtiments – que les mots ici en appellent aux souvenirs d'enfance, d'adolescence, aux dérives, pour revenir à la ville imaginée, la ville intérieurement reconstruite. On découvrira qu'elle inclut le vis-à-vis avec la mer. Qu'elle inclut le souvenir de la guerre. Qu'elle inclut ses étages, niveaux, escaliers, perspectives. Qu'elle inclut les mots et graffitis qui sont sa peau d'écriture. Il y a ici construction. Le mot "boucle" n'est pas au hasard : comme les cercles de Dante, chacun ne mène qu'à lui-même, on retransverse toujours depuis le point de départ, et tout s'assemble en se superposant. Ainsi va naître notre rêve de lecteur. Il y a de l'abstrait, mais il surgit à ce dessin si net et précis en chaque figure de mot. Un livre intérieur. Et qui pour cela se confie tout entier aux figures géométriques, mais si habitées, de la ville.



L'auteur

Née en 1963, Régine Detambel, kinésithérapeute de formation, vit aujourd'hui dans la région de Montpellier et est l'auteur depuis 1990 d'une œuvre littéraire de tout premier plan, publiée pour l'essentiel chez Julliard, au Seuil et chez Gallimard. Chevalier des Arts et des Lettres, Régine Detambel a également été lauréate du prix Anna de Noailles de l'Académie française. Chez Actes Sud, elle est l'auteur du *Syndrome de Diogène* (essai, 2008) et de *Son corps extrême* (2011).

Le texte

L'homme est-il vraiment ce qu'il mange ?

Pour mon anniversaire, mon père m'a payé quatre mois dans une clinique diététique aux États-Unis... C'est le ton, et l'enjeu. Et si l'humour était la meilleure arme contre obésité, boulimie, anorexie, et tout l'ordre moral d'une société concernant l'apparence du corps, ou la difficulté à s'en rendre maître ?

Corpulence, surpoids, obésité, normes d'époque – 21 récits, 21 figures d'un même thème. Seulement, ici, on s'en prend à un tabou.

Dans l'œuvre de Régine Detambel, au premier plan, un seul sujet, le corps. La peur en arrière. La reproduction de la misère, des arrogances du petit pouvoir personnel, de l'angoisse qui tous nous habite, même si on lui donne d'autres formes pour paraître.

Sous l'insolence, et – aussi – le courage du comique, et ce n'est pas un outil donné à tout le monde, c'est peut-être ainsi qu'on doit prendre Régine Detambel au sérieux : non pas un roman, mais encore bien moins un assemblage de nouvelles. Dans la disposition de notre société, le problème passe avant les personnages qui l'incarnent. La brièveté contraint au cruel ? Eh bien soit.

Alors, riez bien. Et bon casse-croûte ensuite.

L'auteur

Éric Dubois est né en 1966 à Paris. Auteur, lecteur-récitant et performeur avec l'association Hélices et le Club-Poésie de Champigny sur Marne. Auteur de plusieurs recueils dont *L'âme du peintre* (publié en 2004), *Les mains de la lune* (2009) aux éditions Encres Vives, *Estuaires* (2006) aux éditions Hélices (réédité aux éditions Encres Vives en 2009), *Mais qui lira le dernier poème ?* aux éditions Publie.net, entre autres. Participations à des revues, tel que *Les Cahiers de la Poésie*, *Comme en poésie*, *Courrier International de la Francophilie*... Responsable de la revue de poésie *Le Capital des Mots*.

Le texte

La plus grande difficulté de la poésie est de se risquer dans les zones très simples de notre contact au monde – et que la tension des mots, le sentiment de présence du réel, de la ville même dans ses signes les plus contemporains, recréent au lieu même de cette présence une respiration, un écart. On l'entend, étrangement, dans les poèmes que Rilke a écrit directement en français.

J'ai écrit ces textes pendant l'hiver 2008-2009 les yeux à la fois sur l'écran de mon ordinateur et sur ce que ma fenêtre donnait à voir ou à sentir : pluie, gel, neige, brume, froid, humidité, chaleur du cocon, arbres décharnés, incertitude des sentiments, rigidité des comportements, fuite du temps, mélancolie, attente, désespoir, état dépressif... Et j'ai préféré la forme du distique mais à la syntaxe brisée pour une lecture plus lente et plus attentive.

Ces distiques donnent l'élan, l'immobilité nécessaire à cette lecture où il nous semble tout reconnaître.



L'auteur

Née à Boulogne-Billancourt. Études de philosophie et d'anthropologie. Enseigne à Paris et à Saïda (Algérie) puis travaille dans l'édition. Membre du collectif littérature remue.net. Derniers ouvrages publiés : une trilogie romanesque intitulée « Dont actes » composée de *L'Alouette lulu* (Les Syrtes, 2000), *Les Cou-teaux offerts* (Le Rocher, 2003), *Le Risque de l'histoire* (Laurence Teper, 2008). Des récits : *Les Matins bleus* (La Table Ronde, 2002), *Si c'est l'enfer qu'il voit*. Dans *l'atelier d'Edvard Munch* (Gallimard, collection L'un et l'autre, 2006).

Le texte

Dominique Dussidour publie des romans.

La loi du roman, c'est qu'on ne visite pas les soutes, qu'on ne voit pas les cuisines. Mais l'auteur, toute la durée du travail, n'a affaire qu'aux machines, aux constructions, au pilotage.

Dominique Dussidour ouvre cet espace. Ce que le texte prend de soi (quand aux rêves des morts, quand on parle au père), les géométries et les matières ("penser sur de la tôle ondulée" ou bien "formuler sa grammaire"). Puis orienter, savoir ce qu'on cherche et comment on procède ("formuler sa grammaire", "écrire en ligne droite").

Puis tout simplement la pensée, la voix, l'arrachement, le fait de nommer ("sans titre").

En nous invitant dans son atelier, c'est à une exploration de nous-mêmes dans le temps de l'écriture que nous convie Dominique Dussidour. Pas de texte, dans ces dix petits récits d'écrire et de penser qui donne mieux envie de se risquer là, de se saisir de cela, qu'on ne nomme qu'au prix de la marche, de l'inconnu, voire de la perte.



L'auteur

Michèle Dujardin est née à Marseille. Elle a publié en 1988 *Abâdon* aux éditions du Seuil/Déplacements, et de nombreux textes en revue.

Le texte

Pas besoin que Marseille ici soit nommée, et ses cités Nord : on s'en tient au balcon, on s'en tient à ce qui résonne du mot étranger, l'étranger. Et la prose devient port et ciels, docks et îles.

Qui d'entre nous ne porte pas la ville d'enfance dans cette étrange zone où la mémoire volontaire se mêle aux rêves récurrents, et les images de la même ville bien plus tard à cette vision originelle et plus nette ? Et que tout voyage vers soi-même est forcément voyage vers cette ville et ce qui s'y cache de nous-même ?

La langue alors devient ville. Elle reprend les géométries (rue droite), elle se fait l'amphithéâtre de ce qu'elle profère, camions, silhouettes, frontons blancs des immeubles, et l'abattoir même, tout auprès, tout simplement parce que ces

villes depuis l'origine du temps bordent la mer, qu'elles y tombent droit, et que de cet horizon naît ce qu'on porte à jamais de la ville, et ce qu'on retourne sur soi-même.

C'est dans cette cohérence que naît ici le récit, et la figure de celui qui dit du mot étranger qu'il est un mot de noblesse.



L'auteur

Berit Ellingsen vit en Norvège, à Stavanger. Elle écrit et publie en anglais ses fictions, romans et nouvelles, et exerce la profession de journaliste scientifique, en norvégien. *Dans le blanc* (*In the white*) est extrait de son livre *Beneath the liquid skin*, et est sa première fiction traduite en français. Son roman *The empty city* paraîtra en janvier 2013 chez publie.net/publie.papier.

Le texte

Sur le continent Antarctique, une équipe scientifique procède à des forages dans l'épaisseur de la glace, plusieurs milliers de mètres au-dessus d'un lac fossile.

Dans l'immensité du blanc, un jeune doctorant part à la rencontre de l'inconnu, se trouvera pris par la tempête et la nuit dans le monde glaciaire.

De Jules Verne (*Le sphynx des glaces*) à Lovecraft (*Mountains of madness*), ou même Edgar Poe (*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*), nombreuses les

fictions à s'être risquées dans ces limites humaines. Ou de vrais récits, parfois (comme l'expédition Shakkleton).

C'est la première fois qu'est traduite en français une jeune auteur norvégienne, qui écrit directement en anglais, Berit Ellingsen, par ailleurs journaliste scientifique. Est-ce cela qui confère à ce texte — une prose poétique extrêmement précise — un imaginaire, concernant l'eau, la glace, la neige, d'une si grande puissance, à nous-mêmes si étrangère ?

L'auteur

Michaël Glück est né le 10 juin 1946, à Paris. Il vit et travaille à Montpellier. Il a beaucoup écrit aussi pour le théâtre.

Ses ouvrages sont notamment publiés chez L'Amourier. De nombreux textes se trouvent sur remue.net dont il est un compagnon de route régulier.

Michaël Glück est aussi un des principaux initiateurs des ateliers d'écriture en France, certains lui doivent beaucoup.

Le texte

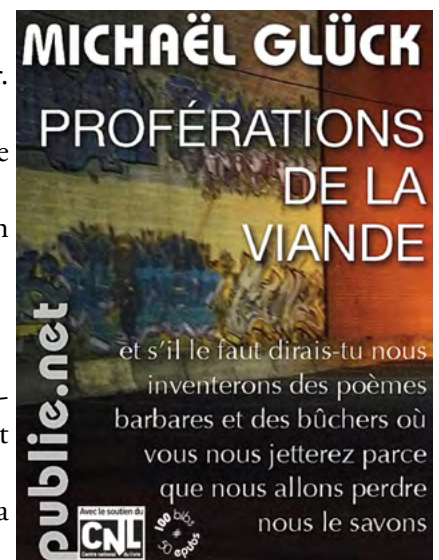
Une lave sans ponctuation, avec voyages par routes et trains, et se jeter aussi dans la langue des autres, mais où toute l'histoire et la violence du présent bruissent.

Une colère et une rage qui viennent s'incarner par le chant et le rythme, que ça s'appelle beauté, mais inclut à égale surface les villes, les voyages, la folie.

Un poème d'une seule filée de prose, 4 parties violentes, brutales même. La vie y est parfois arrêtée : le narrateur parle de la mort traversée, de la plaie des jours, des attentes, du corps.

Mais que c'est tout le destin et le plus obscur d'un présent en vertige dont alors l'écriture peut se saisir.

Les vieux prophètes de la Bible le savaient. Ici, on ne quitte pas l'expérience quotidienne, on s'en va voir ce qui traîne sur le sol de la gare de Maubeuge, s'il faut conjurer tout lyrisme vide. Mais c'est bien ce vieux fil de la voix dressée qu'une fois dans sa vie il est bon de pousser à l'excès jusqu'où il nous devient chose commune.



L'auteur

JE, géographe (formation), Butor (passion), médiateur culturel (chez Balzac, profession).

JE en AUTO-GEO-GRAPHE /// AUTO – je prends mon expérience comme support – GEO – du monde – GRAPHE – que je décris, que j'écris ///

JE m'étend ici et là.

Le texte

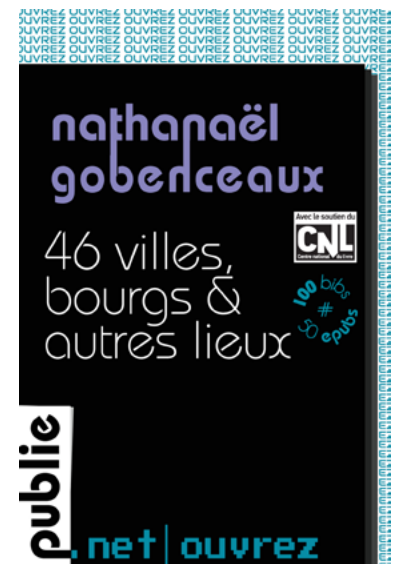
Nathanaël Gobenceaux propose depuis longtemps sur le web des carnets de voyages qui sont autant de cabinets de curiosités, réfléchissant tout à la fois en géographe, en chroniqueur, en artiste façon Turner remontant la Loire avec son carnet d'aquarelles.

Ceux qui suivent les différents sites de Nathanaël Gobenceaux savent qu'il raconte aussi de belles et curieuses histoires à propos de Balzac notamment, mais pas seulement.

Et voici un bien étrange carnet de voyage. Là il s'agit de proses, chacune tient en une dizaine de lignes au plus. Mais chacune est capable de tenir ou Rome ou Amsterdam dans ce simple espace. Et peu importe alors l'histoire de la ville et ce qu'elle représente, ou sa taille ou la distance qu'on franchit pour la rejoindre – les villages de Touraine, les villes de France (se rendre pour un mariage à... aller passer deux jours au bord de la mer à...) deviennent elles-mêmes des mondes en miniature.

Quelquefois, on n'a même rien fait de spécial, ni vu quelque chose de spécial dans la ville : mais qui vous empêche alors de vous souvenir qu'au kiosque à journaux de la gare vous avez feuilleté tel magazine ?

Alors Nathanaël Gobenceaux le géographe semble bien tromper ici son Balzac en allant du côté de ces minuscules portraits, mais si fascinants, de Tallemant des Réaux.



L'auteur

Né en 1952 à Boulogne-Billancourt. Pendant près de six ans, ouvrier en banlieue parisienne puis dans le Dunkerquois. Durant neuf ans, permanent national d'une association de consommateurs et d'utilisateurs (CLCV). De 1992 à 2001, conseil en environnement (Écobilan SA). Actuellement, consacre la moitié de son temps à l'écriture (poésie, esthétique, actualité, ouvrages sur l'environnement).

Le texte

Conflit d'un monde soumis toujours à ses plus vieux démons, et de l'aspiration qui nous fonde comme communauté, et de plus en plus sous le risque, le danger, l'urgence. Ce qui nous fonde comme communauté, malgré la guerre et les démons : le langage, la parole, et comment ils se retournent sur les premiers, en nous énonçant comme communauté. Depuis bien des siècles se structure ici l'éthique. On peut l'énoncer conceptuellement, c'est la philosophie, on peut se contenter de l'ouvrir en tant que tâche et dépli du langage, c'est la poésie. Il se trouve que la

seconde tâche, si elle perdure, c'est que le concept à un moment cède devant le langage, et ce qu'il ouvre, la nuit qu'il porte, ou la mise en chemin. Cette intersection avec l'abstrait, et avec l'agir, ce en quoi le monde est régi par le langage – mais le langage à la fois réifié et en permanentes secousses sismiques que sont, notamment, la morale et la justice – a toujours eu son équivalent de sources dans la littérature. Ici, lisant Laurent Grisel, on a souvent l'impression qu'est rouverte la trappe des grands parleurs du 16ème siècle, et Agrippa d'Aubigné notamment, ses Stances composées dans le temps même de la guerre, l'épée posée sur l'herbe au soir des combats – vous verrez, ce n'est pas une figure de style pour lui faire plaisir. Cette vieille hauteur revêche du verbe pour qu'il se dresse à égalité de ce qui râpe et heurte dans le monde. Ce combat, pour rester neuf, ne peut tolérer la chosification des formes. On en appelle à une forme, mais on doit la casser du même coup. Le dépli qu'inaugure Laurent Grisel, en ce lieu où parlent, dans le monde d'aujourd'hui, le Bourreau et la Justice, avec un homme et une femme, se recomposera en plusieurs pièces, elles-mêmes liées à leur circonstance d'énonciation – ce que Laurent Grisel nomme « une brusque idée de paix ».



L'auteur

Christophe Grossi est né au xx^e siècle et mourra au xxi^e. S'il atteint l'âge de 56 ans, il aura alors autant vécu dans chacun des deux siècles. Il lui reste néanmoins seize années pour atteindre cet objectif. Avant ça, il aura publié quelques textes dans des revues papier et numériques (*Inventaire/Invention, Prétexte, Poesia, Livraison, d'ici là, No City Guide...*).

Christophe Grossi vit à Montreuil et travaille à la promotion du livre numérique à Malakoff. Il anime le site deboitements.net qui est son laboratoire d'écriture.

Le texte

D'abord, un road-movie. Dérives et virées, ainsi sont intitulés les chapitres. Avec de la musique, Bashung ou Noir Désir dans le poste, ou ce qu'on entend à la radio, au fil des autoroutes et des péages. Et puis les villes. Pendant un an de sa vie, le narrateur aura à se rendre région après région, dans chaque région les principales villes, et dans chaque ville les principales librairies. Alors ce sont deux aventures qui se superposent : chaque maison d'édition a ses représentants qui parcourent ainsi la France. Mais on ne fait pas ce métier si soi-même on n'a pas un compte à régler avec l'écriture, avec la lecture. Et c'est à ça que servent les heures d'autoroutes, les chambres d'hôtel de hasard, les conversations avec les amis qu'on retrouve. Et puis une autre nappe, sans laquelle les deux autres ne signifieraient rien. La quête est d'abord celle de soi-même. Histoires de couples croisés, d'amours qui se font puis se défont, chanson éternelle – mais la rencontre de soi-même est à ce prix, quand bien même aujourd'hui cela passe par textos, e-mails, conversations au téléphone dans la nuit. Alors ce qui semblait une réflexion, via villes et routes, sur le sens du travail, celui qu'on quitte, et pourquoi on le fait, bascule dans une interrogation plus essentielle. La route, la ville, et le vieux pays des livres, soudain pour s'y perdre.

L'auteur

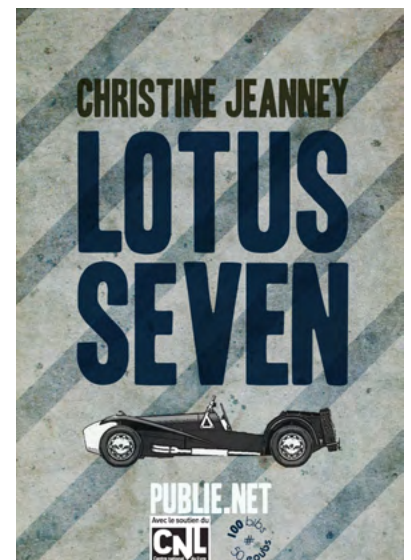
Christine Jeanney vit et écrit en Franche Comté depuis 2003. Son actualité (textes, chroniques de lectures, publications) est visible sur son site, christinejeanney.net. Elle a toujours deux ou trois projets en route, par principe.

Le texte

D'abord une écriture à contrainte : mais pour qui est familier du travail de Christine Jeanney, on sait que pour nous le bonheur, la liberté et l'invention peuvent dépendre de ces obstacles qu'on s'impose. Et ici c'est le miracle : le saut dans le passé tout vivant, l'impression que le film s'anime dans le texte, et cette façon d'entrer au cœur de l'autobiographie mais sans s'appesantir, sans rien retenir, qui anéantirait l'humilité et la beauté de l'univers aperçu.

La contrainte donc : *The Prisoner* est une série télévisée diffusée en 1968, l'auteur a six ans, elle la regarde sur les genoux de son père. Le monde devient mystère, énigme où le temps et le lieu, l'identité même, pourraient donc être mis en cause ? Christine Jeanney dit qu'elle a revu cette série des milliers de fois. Les échecs, la perte, la volonté, l'île, l'isolement, la lutte. En ceci aussi, on ouvre un espace narratif neuf : la série télévisée comme patrimoine, petit carré dans l'imaginaire collectif, et donc susceptible de devenir à son tour objet de fiction.

Christine Jeanney reprend sept épisodes clés, ceux-mêmes que jugeait tel le réalisateur Patrick McGoochan. Elle en reprend le titre, et surtout elle en reprend la durée : 48 minutes d'écriture, à un mot par seconde, 60 mots par minute. Alors se fait l'arrachement, le surplomb, la clé offerte d'un pays sinon inaccessible, et celui qui communique avec nos propres rêves, en d'autres dates, sur d'autres images. Pour garder mentalement le compte des mots, elle écrit sans ponctuation, rajoutée ensuite.



L'auteur

Laurent Margantin est né en 1967. Il a longtemps vécu en Allemagne, et il y vit encore par la langue. Il s'est engagé dès les années 2000 dans l'écriture sur Internet, notamment sur son site Œuvres ouvertes. Il a publié plusieurs récits aux éditions Publie.net, ainsi que des essais aux éditions José Corti & Belin.

Le texte

Plus de 50 récits mystérieux ou fantastiques de Franz Kafka, parfois laissés en suspens après une virgule. Tentative obstinée d'écriture quotidienne, tenace, pour ouvrir les mêmes mystères.

Nous avons tous été secoués par certains de ces textes capables en quelques lignes ou dizaines de lignes de réveiller toute la littérature.

Ils sont dispersés au fil des cahiers, du Journal, dans certaines des parutions en revue de Kafka.

Il nous semble évident, désormais (Kafka était lui-même grand lecteur de Robert Walser), que ces récits ultra-brefs sont une dimension spécifique de l'œuvre, une de ses nappes, comme les romans ou les nouvelles.

En les rassemblant, c'est ce qu'ils déplacent qu'on souhaite examiner. Une retraduction précise, qui les considère au plus haut niveau de l'œuvre, et voilà un Kafka nouveau qui apparaît. Quasi-ment un Kafka inconnu.

C'est le chantier et le défi de Laurent Margantin (les visiteurs de son site Œuvres ouvertes savent la permanence de son travail sur la littérature de langue allemande), en nous proposant cette traduction neuve, d'un visage inédit de celui qui est désormais un des plus hauts monuments de la littérature universelle.



L'auteur

Leslie Kaplan est née à New-York en 1943, elle a été élevée à Paris dans une famille américaine, elle écrit en français. Après des études de philosophie, d'histoire et de psychologie, elle travaille deux ans en usine et participe au mouvement de Mai 68. Elle publie depuis 1982 (*L'Excès-l'usine*, Hachette/P.O.L, repris en 1987 aux éditions P.O.L).

Le texte

Voici trois mots : littérature, écriture, société.

La relation entre les trois est complexe, évidemment. On peut les associer par deux, et contourner le troisième : alors tout va bien. Mais il y a des œuvres qui s'obstinent à vouloir résonner entre ces trois pôles. Œuvres d'inquiétude, œuvres de colère, œuvres en permanent chemin vers le déchiffrement du monde, à force de langue. Et, dans cette tension permanente entre ces trois mots, quand on décide d'y inscrire à la fois son esthétique, et son cheminement narratif, d'autres exigences : la lecture et l'expérience des œuvres – ici, Hannah Arendt, Franz Kafka, ou le *Bartleby* de Melville. Et la confrontation directe de la parole au monde : Leslie Kaplan intervient dans la périphérie de Paris, aux Lilas précisément, et les échanges, les images, sédimentent ici.

Ainsi, avec ce forage oral vers ces trois mots (nous avons tous entendu Leslie Kaplan avancer dans ces prises de parole où le blanc même, la coupe de la langue, signe la mise en abîme par l'oralité), et les deux autres textes qui suivent, sur la consommation, capable de manger les trois premiers, et sur l'idée de liberté (magnifique déclinaison de figures humaines libres...), c'est bien d'une politique de la littérature qu'il est question : rien de confortable. Mais, dans cette mise en travail qui ne laisse pas indemne, ni son auteur ni son lecteur, mais bien plus profondément la représentation du monde immédiat, pourtant ici dans ses cinétiques, ses cadrages, ses lois de pouvoir et d'argent, la langue se revalide comme horizon, et s'impose (ou ce chemin, ce travail) comme nécessaire.



L'auteur

Arnaud Maïsetti est né en 1983 à Speyer (Allemagne). Enseignant à l'Université Paris-VII, il est l'auteur d'une thèse sur la question du récit dans l'œuvre de Bernard-Marie Koltès. Auteur, il a écrit *Où que je sois encore...* (Seuil, *Déplacements* ; 2008) et *La Mancha* (sur des photogrammes de Jérémy Liron, *La Nuit Mytride* ; 2009). Depuis juillet 2009, il y co-dirige avec Jérémy Liron la collection Arts et Portfolio. Présent sur internet depuis 2006, il y tient ses Carnets.

Le texte

Élaborer un fantastique pour aujourd'hui avec les figures de la ville, de la nuit, du voyage... Seulement raconter bien... disait Bernard-Marie Koltès, dont Arnaud Maïsetti est un des meilleurs spécialistes (voir son étude sur *La nuit* juste avant les forêts : Seul, comme on ne peut pas le dire). Dans la ville, dans la nuit, dans la fatigue ou la peine, ou l'errance — mais combien de fois traversons-nous chacun les limites de nous-mêmes ? — se faire sensible à la présence du monde.

À cet infime décalage susceptible pourtant de renverser les lois du réel. Alors le proche, l'immédiat, la rencontre — un ciel, un visage, un effet de lumière — deviennent fiction où on bascule. Le récit d'aujourd'hui, qui dit notre monde et la ville, s'invente ainsi, à bout de téléphone et de mots directement creusés dans la tablette au fond du sac, ou l'ordi de passage. C'est cette nouveauté radicale de saisie du présent qui fait la force et l'urgence, et la sombre beauté, des récits fantastiques que tisse ainsi Arnaud Maïsetti. Comme une surface d'écriture lentement décollée de la surface du monde, mais qui en garderait l'empreinte râpeuse, faite d'éclats tranchants. Et le livre numérique, qui emporte avec lui et ces courses, ces fractionnements, ces incises et ces images, en est le meilleur réceptacle. Dans cette nouvelle version, étendue et révisée, 51 de ces plongées dans le temps et la nuit, par une des plus singulières voix contemporaines.

L'auteur

Jérémy Liron est né en 1980 à Marseille.
Il vit et travaille actuellement à Lyon.
Son site : lironjeremy.com.

Le texte

Un récit en caméra subjective. « Sans dialogue, aux contours flous », dit Jérémy Liron. Un condensé d'impressions, mais que peu à peu les haltes, les paysages structurent, et qui laisse affleurer avec d'autant plus de présence les trois personnages, l'histoire d'amour qui surgit prégnante, avec les trajets et voyages, avec les messages qu'on efface du portable, et la mémoire de tous les films qu'on a vus.

Artiste plasticien, Jérémy Liron travaille souvent au plus près du réel urbain, via un matériau photographique repris ensuite dans des peintures à l'huile où cette notion de présence, dans la ville ordinaire, passe avant tout le reste — c'est un peu de cette façon qu'il nous embarque dans ce récit, roman dense et bref où le décalage d'un prénom suffit à faire basculer tous les repères.



L'auteur

KMS est un pseudonyme, évidemment. Auteur caché derrière un blog depuis déjà dix ans, où les disques sont prétextes à l'évocation de souvenirs autobiographiques (ou l'inverse !). Pas un instant depuis ses quatorze ans, en plein milieu des années 70, la musique n'est sortie de sa vie : en voici les traces, et les cicatrices. La découverte des blogs suscitera l'envie, le besoin d'écrire. *Chroniques des temps perdus et bande-son pour orgasme* est son premier livre.

Le texte

KMS est en France une légende du web. Pseudonyme, évidemment. Un blog qui vous secoue l'écoute, vous emporte sur des chemins où on ne serait jamais risqué seul. Comme une encyclopédie vivante de la musique électrique (et encore : pas seulement — et il vous dirait que la musique ne se divise pas). Mais c'est le rock qu'on explore : ses grands morts, ses figures tragiques, ses impasses et ses dieux — majeurs ou mineurs. Des légendes, des mythes. Et ça, comment en parler sans descendre au plus profond de sa vie même, des étés en caravane, des amours brèves, de souvenirs d'auto-stop ou de guitare désaccordée ? Et c'est cela qui fait le bonheur de la lecture du blog Kill Me Sarah, 10 ans d'existence. Textes "remixés, remastérisés" : ici, il ne s'agit pas d'un blog compilé. Mais de prendre cette matière à bras-le-corps, dans sa force de langue, et ses rires, et ses fuites, et ses émotions. Alors, dans cette suite de chroniques où on croisera Gainsbourg, Dylan (souvent), les Stones à Nellcote, comme Neil Young, Coltrane, Tom Waits ou Supertramp, The Cure comme Leonard Cohen, c'est l'inconscient qui surgit, ce qu'on cherche de rêve en soi-même, d'où on l'extorque et comment — dans le monde qui nous est offert, dans ce qu'on appelle la vie adulte — on tâche cependant à le préserver. C'est beau, grave, tragique, comique comme la vie — juste : un peu excessive (mais c'est ce qu'on leur demande). On rit, on pleure, ça cogne, mais c'est bien de littérature qu'il s'agit, autant que de musique.



L'auteur

Maître de conférences à l'université de Bordeaux, Olivier Le Deuff anime depuis 1999 un blog carrefour des sciences de la documentation, le Guide des Egarés. S'intéressant aux mutations liées au numérique, il prolonge ses terrains d'études par l'écriture de science-fiction. Son pseudo sur twitter, @neuromanien, est une référence au roman de William Gibson.

Le texte

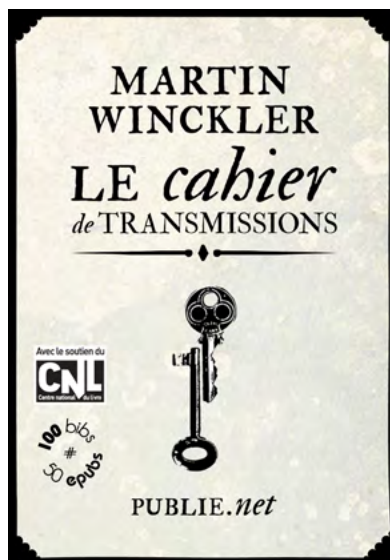
Nous avons beaucoup changé, avec le numérique : nous savons mener plusieurs tâches à la fois, nous savons élaborer des requêtes complexes pour enquêter sur le monde entier et la vie des autres. Nous déposons dans nos disques durs tellement de choses de nous-mêmes, qu'ils en sont la mémoire agrandie. Sans compter toutes les traces de nous-mêmes que sans cesse nous laissons sur le réseau.

En fait, ce qui serait tellement plus commode, ce serait d'indexer directement son cerveau, non ?

Et nous avons tellement le sentiment de nous agrandir, avec les réseaux sociaux : on se sent tellement plus proches des amis, ou de toutes nos relations virtuelles. Une fois le cerveau indexé, ce serait magique, d'y rajouter quelques fonctions réseau social ?

Pour inaugurer e-styx, collection science-fiction et anticipation de publie.net, il fallait une question qui ne laisse nul de nous indemne.

Alors Olivier Le Deuff nous embarque dans la drôle d'histoire de Lindon Wilde : mais si, vous savez, celui qui s'était fait indexer son cerveau gratuitement, juste pour essayer...



L'auteur

Marc Zaffran naît à Alger en 1955. Il publie ses premières nouvelles en 1987 sous le pseudonyme (cher à Perec) de Martin Winckler, et en 1989 chez POL *La Vacation*, écho de sa pratique des avortements à l'hôpital du Mans. Il est aussi traducteur. En 1998, publication d'un grand livre, *La maladie de Sachs*, qui sera prix du Livre Inter. Fin 2012, il prépare une maîtrise de bioéthique, enseigne l'écriture créative à l'université d'Ottawa et publie *En souvenir d'André* (P.O.L).

Le texte

Martin Winckler s'en explique dans le préambule : dès l'adolescence, il est un lecteur passionné de science-fiction et de nouvelles. Et l'année qu'il passe aux USA juste après son bac l'ancre encore plus dans cette idée : la nouvelle, c'est l'atelier de l'écrivain. « Les nouvelles y sont indispensables à l'écrivain de fiction, tout comme les formes courtes pour le compositeur, et les petits formats pour le peintre. Ne pas en écrire (et ne pas en lire) n'est pas seulement une faute de goût, c'est quasiment une faute professionnelle... » nous prévient-il. La même complexité, le même regard, la même force à se saisir de son prochain par le corps et l'âme, que dans ses romans. Pour Martin Winckler, l'écriture de la nouvelle c'est se jeter dans un genre.. Mais c'est une manière aussi d'ouvrir les pans secrets de la biographie : « Les recettes d'Auschwitz » sont explicitement dédiées à une tante qui y a disparu, et avec « Le cahier de transmissions » qui donne son titre au livre, on retrouve en transparence le portrait du père, le secret des livres, des premières écritures, et de la bibliothèque. Les cinq récits présentés ici sont liés en profondeur à la veine la plus centrale de son engagement. L'euthanasie : alors imaginons qu'Holmes demande à Watson de lui donner la mort. L'avortement : et si on reprenait le thème du Petit Poucet, l'enfant volontairement perdu, mais dans les rudes labyrinthes urbains du présent. La médecine et la vie .

L'auteur

Né en 1957 en Suisse. Après avoir ouvert à dix-sept ans un café d'art à Genève, il part à Berlin, puis s'installe à Paris pour étudier la philosophie à la Sorbonne. À la fin des années 1980 il fonde Mac Guffin & Scenarii, agence de scénaristes. Il a écrit une quinzaine de pièces de théâtre (éditions Actes Sud - Papiers, Théâtrales...) jouées au Théâtre du Rond-Point, à la Comédie-Française... Avec Jean-Michel Ribes, il écrit le projet du nouveau Théâtre du Rond-Point, un théâtre dédié aux auteurs vivants et en est aujourd'hui le directeur littéraire. Il met en ligne en 2010 une revue collaborative, ventscontraires.net, dont il est rédacteur en chef.

Le texte

Jean-Daniel Magnin est scénariste, auteur de théâtre et d'opéra : c'est sa première incursion dans le roman — le numérique et les jeux comme terrain de la fiction, et quel roman... Justement, parce que le scénario est implacable (même lorsqu'il bifurque et nous mène soudain dans d'étranges strates souterraines et divergentes du livre), et que c'est du grand opéra que nous livrent les personnages. L'univers du jeu vidéo n'est-il pas un rêve de mise en abîme du monde réel comme des représentations qu'on en dresse ? Cette maîtrise est le premier régal de ce récit implacable. Les strates du temps se superposent, chacune avec leurs fétiches et illusions. Faire depuis le futur une archéologie de nos années baba-cool, ou secouer un peu nos années politiques, est aussi une mine de bonheur. La manipulation génétique, l'addiction au jeu vidéo, les conflits entre les "no life" et les autres un substrat formidable à l'imagination. Un livre s'écrit avec les codes d'aujourd'hui. Instructions de code, e-mails, peer-to-peer, monde du logiciel libre, tout cela s'emmêle joyeusement parce que nous savons que tel est l'autre côté de l'écran, et qu'il importe que nous sachions en démêler les fils, malgré ce bazar d'avatars et de cookies, où les figures tutélaires ordonnatrices du web, moteurs de recherche ou grosses compagnies, ne seront surtout pas des méchants de carton-pâte.



L'auteur

Laurent Margantin est né en 1967. Il a longtemps vécu en Allemagne, et il y vit encore par la langue. Il s'est engagé dès les années 2000 dans l'écriture sur Internet, notamment sur son site Œuvres ouvertes. Il a publié plusieurs récits aux éditions Publie.net, ainsi que des essais aux éditions José Corti & Belin.

Le texte

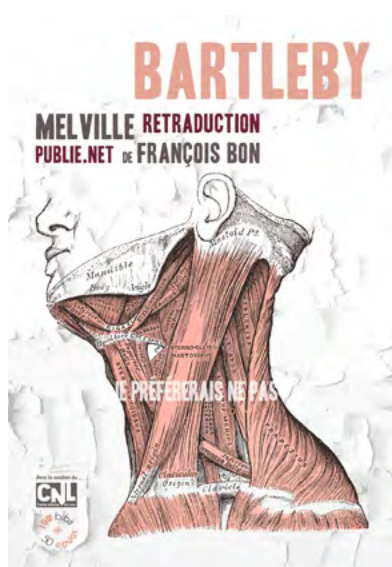
Voilà un texte magnifique, très dense, d'une langue éprouvée, où on perçoit la lecture de Gracq ou Nerval, mais surtout qui respecte littéralement l'enjeu de son titre : L'enfant neutre, cela signifie aussi qu'on traverse le personnel, le particulier, pour rejoindre ce que recouvre toute enfance, et qui concerne la langue.

Laurent Margantin ne contourne pas l'autobiographie, il s'en saisit dans ses points de risque, ses éléments récurrents, sa typologie. Mais il n'en fait pas la finalité de son travail. D'abord, parce qu'il est entre deux pays, entre deux langues, et que cela vous contraint déjà, héritage de Nerval comme celui de Büchner, à prendre en compte l'intervalle, l'interstice, tout ce sur quoi on ne se questionnerait pas si cette identité, ce Heimat avaient été plus simples.

Mais parce que la question ouverte par Margantin, dès l'ouverture de *das Kind*, la première partie de ce texte, c'est la question posée à la langue, aux formes même de la littérature – il n'est pas d'écrivain qui n'aient à interroger l'enfance, qu'ouvre-t-on ce faisant, et qu'a-t-on à déplacer.

Alors les outils, les chemins, les convocations, l'étrange visage blême de l'enfant double convoqué, Blass (le deuxième récit) deviennent aussi ce qu'on nous offre pour rejoindre notre propre langue-enfance. C'est l'étrange et exigeante teneur de ce texte.

Un texte presque obsédant, où la prose sans cesse se joue d'elle-même pour venir aux frontières de la poésie, et que c'est l'écriture elle-même que sans cesse on questionne.



L'auteur

D'employé de banque à marin, crise économique et rêve américain, avant une relative paix comme inspecteur des douanes – par protection, Hermann Melville (1819-1891) aura engrangé dans sa vie même ce qui le fera redécouvrir, mais bien après sa mort, comme un géant de la littérature universelle – qu'incarne par exemple *Moby Dick*.

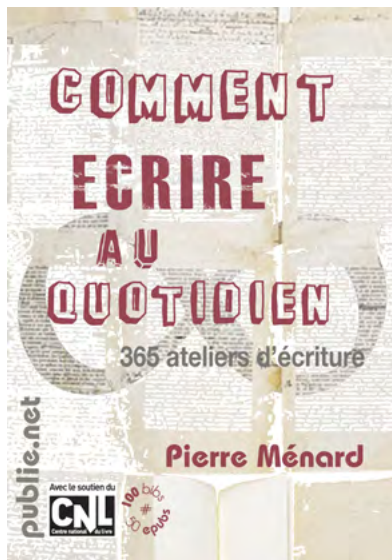
Le texte

Melville savait-il, écrivant *Bartleby*, l'immense destin de son copiste ? Aborder un texte dont on sait qu'il a basculé la littérature tout entière, en tout cas un siècle et demi de littérature... C'est le récit de la naissance d'une ville au-delà des villes – celles où le destin en partage cesse après six heures du soir. Le numéro de l'immeuble dans Wall Street n'est pas précisé, mais on nous parle de l'angle Broadway et Canal Street, on va faire un tour à Hoboken, on voit le City Hall et « Tombs », la prison, qui à la fin – prélude au Rykers actuel – devient le lieu

total du livre, enfermant à son tour ce curieux espace avec gazon et silence, où va mourir Bartleby.

De bout en bout, c'est un récit de la mort, sur la mort, avec mort – ce que nous portons de mort en nous, que nous nions et qui nous emporte. *Bartleby* ne serait pas cet universel sinon. Attentifs aux attentes, aux lourdeurs, aux virages, aux reflets, aux coups. Et tout aussi bien à la mince figure abstraite, au milieu, omniprésente, et qui avale tout le reste. Raconter, parce qu'on nous raconte.

Aimer Melville, aimer New York. Craindre *Bartleby*.



L'auteur

Philippe Diaz est né en 1969, il vit à Paris. Il est bibliothécaire. Pierre Ménard est le pseudonyme qu'il a choisi en tant qu'écrivain. Il anime régulièrement des ateliers d'écriture et de création multimédia. Il développe, parallèlement à son activité littéraire, une production sonore à travers ses audioblogs (Page 48 : lectures versatiles, et Radio Marelle : poésie sur écoute), et ses créations sonores. Ses ouvrages : *Le spectre des armatures*, *Le Quartanier*, 2008. *en avant marge*, *en un jour* (avec Esther Salmona) en 2008 sur Publie.net. *Quand tu t'endors* (album illustré par Mini labo), Actes Sud Junior.

Le texte

Depuis 2004, il met en ligne de manière hebdomadaire un exercice littéraire à partir d'un texte poétique contemporain. Avec pour objectif d'en créer autant qu'il y a de jours dans une année, afin d'en publier à l'issue de l'expérience un recueil qui soit à la fois un texte poétique, une méthode pour écrire en ateliers

(365 propositions d'écriture), une anthologie de littérature contemporaine (365 auteurs francophones et leurs textes, de genres variés (poésie, nouvelles, romans, théâtre, jeunesse, art expérimental..., 75 éditeurs), le projet s'achève donc comme prévu en octobre 2010 avec la publication d'un texte : *Comment écrire au quotidien : 365 ateliers d'écriture*.

Il s'agit d'un ouvrage numérique enrichi de contenus multimédias sur internet (de nombreux extraits de textes et les 365 propositions d'écriture commentées, avec présentation actualisée des auteurs, de leurs textes, de nombreux liens ainsi qu'une cinquantaine d'enregistrements sonores (extraits de radiomarelle.blogspot.com) sur les auteurs et les textes à l'origine des propositions d'écriture).

L'auteur

« “Je suis écrivain” parce qu'il faut bien dire quelque chose, “je suis écrivain” donc, depuis que j'ai réalisé que “j'écris” (beaucoup plus juste) laisse penser que je ne suis pas engagée totalement dans l'entreprise, alors oui, si on veut, “je suis écrivain”, pourquoi pas, mais je ne suis pas écrivain quand j'écris, quand j'écris je me fonds dans le paysage, quand j'écris j'écris et je ne suis pas plus écrivain que boulangère, quand j'écris je m'oublie et ça fait un bien si vous saviez »

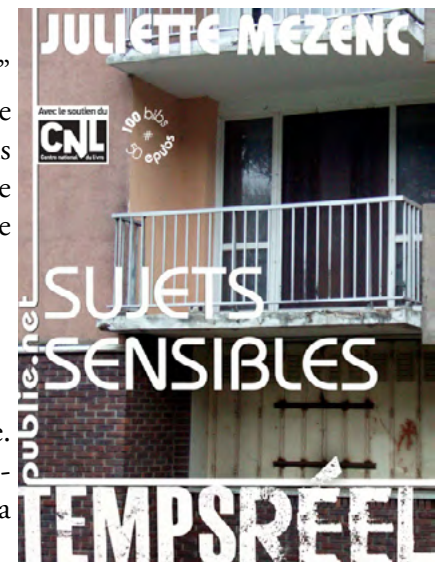
Le texte

Non pas les grandes villes, non pas les grandes cités. Juste notre pays ordinaire. Celui-ci est face à la mer, la Méditerranée, à Sète. Alors peut-être que les questions sont plus précises, parce qu'un lien reste visible à l'autre côté. Mais ça ne va pas pour ceux de Mayotte, qu'on entendra aussi.

Puis enseigner. Faire partager la langue. La langue de qui : du territoire qui accueille, du pays qui a asservi ? Ou d'une communauté qui a installé certaines valeurs, quant à la liberté de décider soi de son destin ?

Et qui est-on, pour mettre en partage par la langue, quand ce qui marque d'abord la réalité c'est la misère, et toute cette pauvre violence ?

Juliette Mezenc a pris une année de son temps d'enseignante pour des entretiens individuels. Les prénoms ont été changés, mais les dix portraits réunis ici sont réels. Sa force c'est de ne pas juger. Simplement, en écrivain, elle tisse en italiques sa voix aux leurs. Voix intérieure : aller chercher au profond l'écho de ce que leurs mots déclenchent.



L'auteur

Denis Montebello, né en 1951, vit à La Rochelle. Il est l'auteur d'une douzaine de livres parus pour la plupart chez Fayard (comme *Archéologue d'autoroute*, 2002) et au Temps qu'il fait (*Richard Texier ou le droit d'épave*, 1989 ; *Bleu cerise*, 1995 ; *Fouaces et autres viandes célestes*, 2004, *Couteau suisse*, 2005). Auteur de récits et de romans, il procède en archéologue du présent. Mais le poète qu'il est cherche aussi la preuve par l'étymologie.

Le texte

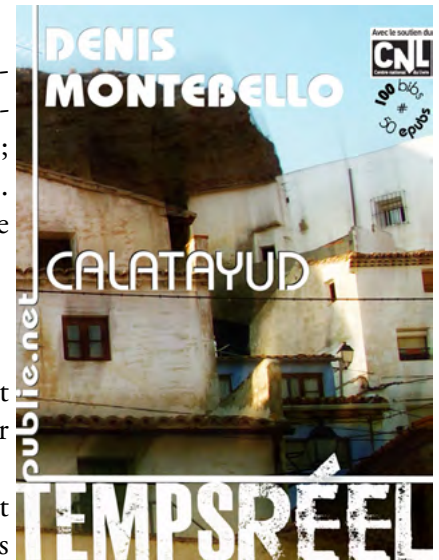
Tout le travail d'invention romanesque de Denis Montebello, opiniâtre et multiple, pour qui suit ses livres chez Fayard ou Le Temps qu'il fait, est basé sur une exploration du monde par ses noms.

Mais, pour descendre dans les noms et y voyager, comme Jules Verne le fait sous la terre, Denis Montebello est armé : d'étymologies, de connaissance des autres langues et parlers oraux ou dialectes, ou ces langues qu'on dit morte — le latin inépuisable —, et il est armé tout simplement d'humanité. Les visages, les gestes, l'écoute et l'attention de qui, justement, pour rejoindre le nom, accueille la constellation des paroles.

Ceci, c'est dans chaque livre de Montebello. Mais, dans Calatayud, c'est comme s'il se l'appliquait à lui-même. Entrer dans un versant sinon inaccessible de l'autobiographie. Partir là-bas, dans la ville de Calatayud, si c'est un nom qui vous importe.

Alors, en lisant le monde à travers ses noms, c'est soi-même qu'on trouve, un soi-monde qui nous parle à nous tous.

Calatayud, est-ce que ce n'est pas proposer à lire ce qu'en chacun de nous-mêmes nous portons d'étranger, d'une ville qui serait liée à nous-mêmes par le nom ?



L'auteur

Louise Imagine est née en 1972 à Montpellier. Elle exerce depuis 7 ans le métier de photographe et conserve une activité artistique riche, alternant avec beaucoup de bonheur entre le travail digital et argentique, travaux que l'on peut retrouver sur son site web.

Isabelle Pariente-Butterlin est depuis 2000 maître de Conférences en Philosophie à l'Université Aix-Marseille I. Son site *Aux bords des mondes* est le laboratoire de son rapport au langage, et traverse les mêmes questions, dans le rapport au monde, d'un point de vue philosophique et d'un point de vue littéraire.

Le texte

Marelle : ce jeu qui est performance physique, parcours aux règles précises, et qui reste comme un rêve d'enfance... Croisée : deux femmes qui ont chacune choisi Internet comme leur lieu premier de création artistique et de réflexion.

Isabelle Pariente-Butterlin croise dans son site *Aux bords des mondes* ses approches philosophiques et ses explorations littérature, Louise Imagine diffuse un travail photographique tout entier tournée sur l'imaginaire, au travers des plus proches ou intimes rencontres du quotidien.

Si *La croisée des marelles* a cette force et cette invention, c'est qu'il ne s'agit pas de textes écrits sur des images, ou le contraire: les images et les textes, pendant des mois, se sont échangés, se sont croisés dans les méandres d'Internet et des courriers électroniques. Ils sont passés par les dropbox, ont été au centre des conversations et des rires partagés, des conversations téléphoniques, et ils ont peu à peu commencé à prendre forme sur le blog ilpleuvrademain qui les a accueillis. Ce qui s'est scellé peu à peu était la proximité de deux regards portés sur le monde, présente dès les premiers échanges, et peu à peu déployée au travers des émotions, des impressions, des souvenirs.



L'auteur

Marc Pautrel est né en 1967. Il est diplômé en droit privé et se consacre à l'écriture à plein temps. Il a d'abord publié un recueil de récits sous le titre *Le Métier de dormir* (Confluences, 2005) puis une autobiographie intitulée *Je suis une surprise* (Atelier In8, 2009). Son plus récent livre est un roman : *L'homme pacifique* (Gallimard, 2009).

Le texte

Quiconque a vécu un peu à Bordeaux connaît le rituel du dimanche : rouler jusqu'à la mer, et les embouteillages qui en résultent au soir, quand la ville se replie à nouveau. Et si, au lieu de la mer, on mettait Venise, ville pour ville, mais tout aussi bien l'envers de la ville ? Il suffit de si peu, pour que la réalité ordinaire passe au fantastique, et que son décalque semble charger le proche d'une curieuse électricité statique, qui renverse le regard, sans pour autant nous autoriser à nous en déprendre.

Ceux qui connaissent déjà les livres de Marc Pautrel, savent qu'il a choisi une place particulière. C'est la littérature et l'écriture qu'on scrute, et lorsque le réel bascule, c'est parce que le récit s'est fait métaphore d'une figure particulière du rapport de la littérature au réel. Phrase compliquée pour dire quelque chose de très simple : ranger sa bibliothèque, c'est une figure à laquelle nous sacrifions tous. Mais si la bibliothèque qu'on range est celle d'un mort : que délivre-t-elle comme message, que nous accorde-t-elle entre dérangement et mémoire ?

Des récits incisifs, à l'équilibre rigoureux de syntaxe, mais souvent restreints à une poignée de pages. Pourtant, c'est bien ce travail de coupe du format qui donne leur force à ces récits, fait circuler de l'un à l'autre, renouvelant les figures de la ville, de l'écriture, et nous enfermant dans un univers avant de s'apercevoir même qu'on s'y mouvait.

L'auteur

Jérôme Pintoux, né à Niort en 1951. Journaliste (chanson et ciné) à Crossroads et à Brazil de 2004 à 2011, à Jukebox Mag, depuis 2004, il y a publié plus d'un millier d'articles. Auteur d'*Interviews d'outre-tombe*, chez JBZ et Cie (2011), a écrit à ce jour 2135 interviews fictives d'écrivains, d'Homère aux auteurs contemporains. Son roman *Vinyles Vintage* est paru aux Presses du Midi (Toulon) fin novembre 2012, il a aussi écrit une étude sur Bob Dylan, à paraître au Camion Blanc en 2013.

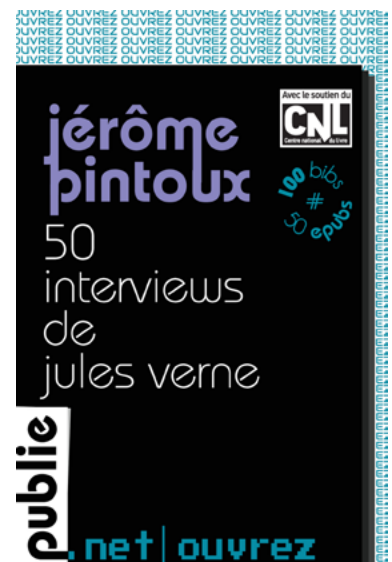
Le texte

La littérature n'avance que par ses coups de folie, ses entreprises excessives. Et, surtout, elle n'avance que lorsqu'elle surgit d'elle-même, s'avale au passage.

Jérôme Pintoux, je le savais occupé à des travaux qui ne pouvaient être qu'excessifs. Mais je ne savais pas le plus permanent de ce travail: pour chaque auteur lu, dresser un interview imaginaire. Et lorsqu'il s'agit d'auteurs qui le touchent de près, ceux de l'underground américain, les grands noms sombres du fantastique ou de la science-fiction, les interviews se multiplient, se déploient sur tous les pans de l'auteur et de l'œuvre.

Aujourd'hui, Jérôme Pintoux est à la tête d'une foule de ces interviews : 2135 exactement.

Et c'est un régal, une excitation formidable. L'intervieweur est tour à tour insolent, rebelle, curieux, il joue de toutes ses armes, y compris l'uchronie (puisqu'il parle depuis notre présent, et l'interviewé du sien). Alors on voit l'œuvre par les coulisses. Les souvenirs de lecture affluent, vous donnent envie de courir reprendre le livre. Et on est comme tout vexé de ce qu'on ne connaît pas, qu'on a envie de dévorer sans attendre. Mais surtout, à ces conversations qui se suivent dans un rythme rapide, sec, nerveux, c'est bien l'interviewé qui surgit dans sa machine d'écriture, ses petits défauts, sa grande bonhomie. Bon match de catch.



L'auteur

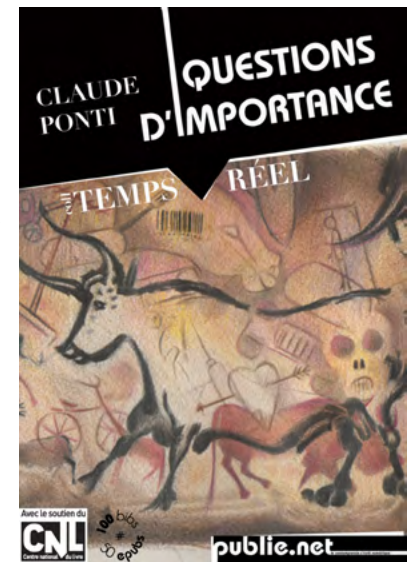
Claude Ponti est né à Lunéville, en Lorraine en 1948. Il est à l'origine d'un vertigineux ensemble entre imaginaire, labyrinthe, constructions langagières où l'enfant reconnaît tout à la fois les plus anciennes traditions du conte et la complexité du présent. Il est aussi l'auteur de trois romans pour adultes, *Les Pieds-Bleus* (1995), *Est-ce qu'hier n'est pas fini ?* (1999) et *Le monde, et inversement* (2006) aux Editions de l'Olivier, ainsi que de pièces de théâtre (dont *La Table*, publie.net, 2012).

Le texte

Voici Claude Ponti rageur, secoueur, poète. Claude Ponti devant la nuit remplie de questions, des plus urgentes du présent, aux plus originelles de l'enfant.

On ne contourne rien, ici, du passé, de l'origine, du sens — et qui fut la première mère, et quel fut le premier nom. Et si on ouvre grand ces questions, on est vite aussi sur le terrain du risque, avec les superstitions, le vivre ensemble ou la détresse au quotidien, plus la grande moquerie par quoi, finalement, on est capable de tenir et de continuer. Mais Ponti reste Ponti. C'est la grande obscurité de Rabelais, avec listes et accumulations, avec du rire et de l'obscénité, et tout ce dont nous sommes faits. C'est cru, c'est violent, c'est résolument "adulte" — mais c'est le même rire et plein de sourire, jusqu'au bout, lorsque Claude Ponti demande, à l'avant-dernière page : « Depuis quand le désespoir est-il habitable ? »

Rarement l'impression, dans ce jeu fou de langue parfois jusqu'à la fusion, d'un texte aussi prodigieux, aussi nécessaire. Une mise à nu, un poème, un cri, tout cela à la fois : et c'est beau comme nous le sommes.



L'auteur

Cécile Portier est née en 1968. Elle travaille actuellement à la Bibliothèque nationale de France. Parallèlement, elle mène une activité d'écriture, a écrit des textes courts dans différentes revues littéraires ainsi que deux ouvrages. Elle tient un blog, Petite Racine, où, à travers différents projets conçus comme des chroniques où images et textes se répondent, elle s'attache à explorer comment s'articulent aujourd'hui le social et l'intime.

Le texte

Le rêve et la vie quotidienne. Le rêve qui se glisse à cause de la ville, à cause des enfants, à cause des métiers, des noms, des visages croisés dans le jour.

Et si le rêve alors nous aidait à mieux les comprendre, les proches ou les inconnus de la ville ? À mieux se connaître soi-même, par les peurs et les désirs, les gifles et les chutes, ou ces conversations avec mots étranges ? C'est à cette exploration que nous convie Cécile Portier — une traversée de soi-même, faite

chantier d'écriture, et c'est le fantastique qui surgit. Pas besoin d'horreur ni de surnaturel : et si c'était plutôt ce dérèglement du monde le plus familier, qui était susceptible de nous perturber le plus, et nous emporter dans le conte ? Ce texte ne travaille pas sur le rêve — et on sait bien comme rien n'est monotone comme un rêve écrit. C'est un avec, ou dans le rêve. Le texte qu'on propose ici est plutôt un chemin dans la ville qui nous cerne, où l'énigme s'accroît à mesure que le récit s'ordonne, avance. Il joue de ses strates d'écriture : les récits de rêve intégrés à même le discours de la narratrice qui commente, se construit dans le danger qu'elle nomme. Et c'est incisé de textes bruts : cartes de visites punaisées à même le texte, pour entrer avec toute la ville dans cette dénomination *Saphir Antalgos* : reprenez, en même temps que vous lirez ce texte, le *Paysan de Paris d'Aragon*, et les signes et inscriptions relevés dans le passage sous verrière...



L'auteur

François Rannou est né à Nice. Il participe régulièrement à la revue *L'étrangère* et co-dirige avec Pierre-Yves Soucy la collection Poiesis aux éditions La Lettre volée. Il a coordonné plusieurs volumes sur André du Bouchet. Parmi ses derniers livres : *là-contre*, *contretemps paradist*. Il travaille avec plasticiens et musiciens. Il propose lectures et ateliers. À paraître, aux éditions de La Nerthe, *Le livre s'est ouvert*.

Le texte

C'est l'animal du sacrifice. Au point de départ, le roman familial, l'approche de la mère.

François Rannou compose son travail comme une suite, avec la liberté du jazz, mais une musique atonale, avec l'excès du cri, la rémanence des phrases orales, la violence qu'est toute enfance, et le décor du monde qui lui sert d'échappée, le rock contre l'eau de Javel.

Alors cette tension de la forme pour approcher plus près les corps, dans le fracs d'images minuscules qui sont celles de l'enfance. Poésie par le lyrisme, prose et roman par la déchirure, et la façon dont reviennent les histoires, la voix d'auteur qui s'y mêle par l'audio, les prénoms, les guerres, les voyages, la façon dont peu à peu se dessine à même le texte sa prise d'écriture...

C'est cette violence et cette netteté des images qui resteraient à la fin, prises dans la scansion de la voix, et qui se feraient l'héritage commun. Reste cette figure en avant du texte, l'animal qu'on sacrifie, dit François Rannou, pour « faire remonter du vent aveugle la parole qui libère ».

L'auteur

Béatrice Rilos est née en 1979 à Paris. Elle est diplômée de l'École nationale des Beaux-Arts de Paris.

On peut la lire sur son blog : beatricerilos.wordpress.com.

Le texte

À moins de 30 ans, Béatrice Rilos est une auteure confirmée : après *On fera silence* au Seuil en 2008, puis *Is this love* aux éditions Le mot et le reste, plusieurs publications numériques, et sans cesser un travail plastique commencé sous les auspices de Christian Boltanski et Paul-Armand Gette, elle doit affronter la mort annoncée et brutale de sa mère. L'auteur, à ce moment-là, payait son toit et son pain en travaillant de nuit dans un centre d'appel téléphonique pour personnes en détresse. Et cela n'a rien à voir avec l'écriture. Le deuil est personnel, le deuil se tait. Seulement, dans cette trouée du noir absolu, une suite de textes magnifiques et déchirants est venue s'inscrire sur le site de Béatrice Rilos : elle les appelle des rêves éveillés, ce sont plutôt des sculptures, ou des lames aiguisées. Rien qui fasse écho à la situation biographique, mais écrit tout entier vers l'absente et pour elle. Des textes que Béatrice Rilos date par années, et envoie comme à distance résonner dans ce qui est désormais un passé définitif. Elle dit : « Faire de mes souvenirs des rêves éveillés pour celle qui ne dort plus. Celle qui ne dort plus c'est ma mère, celle qui ne vit plus. Trouver en ces rêves la force et le courage de se projeter dans l'avenir. Ces vingt années avec elle, celles qui restent encore à vivre sans elle. Reconstituer une chronologie, les années charnières. Y trouver le réconfort de sa présence. Faire face aux années à venir. Ce souvenir donc d'un passé cristallisé, le réactiver par l'absence. » Les photographies qui accompagnent le texte sont celles qu'a choisies Béatrice Rilos.



L'auteur

Jacques Serena est né à Vichy en 1950. Il vit à Toulon. Les Éditions de Minuit publie son premier roman en 1989. Le metteur en scène Jean-Louis Martinelli, qui dirige le théâtre national de Strasbourg, lui passe commande de sa première pièce, éditée en 1998.

Le texte

Cela commence par un hommage à la danse.

Puis par cette errance dans la nuit d'une ville, et les lumières qui la trouent.

Puis une réflexion sur les choses, celle qu'on garde, celles qu'on jette.

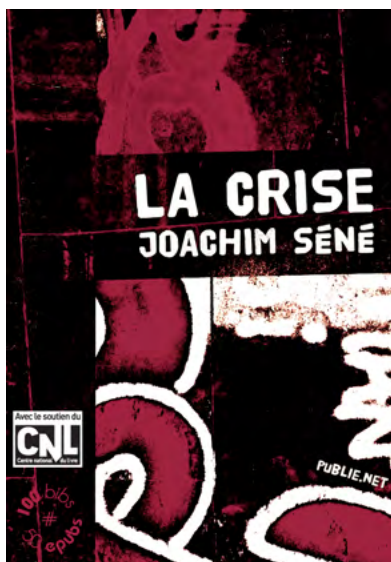
« Et voilà la terre autour. Tout autour, d'elles, et d'eux, on peut la sentir souffrir, la terre, endurer. Terre on dirait lointaine, mais comme une mémoire profonde, une musique triste, originelle. Et persistante, malgré son air de vision, vraiment tenace. Et d'un coup on reconnaît tout, y compris soi. Dans le fait même de ne plus rien reconnaître, s'y reconnaître. »

Jacques Serena est un de nos plus singuliers explorateurs du récit : il l'a appliqué à un objet unique, jalousie, destin en rade, et a pris pour territoire ces villes du sud qu'il connaît si bien.

Ici il prend écart : la même prose, la même puissance narrative qu'on connaît, mais devenue poème, avec montée progressive de l'intensité de parole, comme un ligne tendue enflant, concise, percutante.

Un hommage donc à « celles courant en échappant aux balles (...) à ces assises, ces danseuses (...) avec des éternités dans le moindre regard ».

Et malgré tout, dire, l'oser, comme dans un abandon.



L'auteur

Arrivé plus tôt que prévu, arrivé plus gros que prévu, Joachim Séné a ensuite préféré le discret parfum de l'encre numérique, son goût époxyque de séduction.

Pour découvrir d'autres de ses biographies, rendez-vous sur jsene.net.

Le texte

Une photo prise au passage, d'un tag sur un mur de métro : la crise. Dans la phrase taguée, la crise c'est chaque fin de mois, le tagueur a hésité sur le s à la fin : fin de moi ?

On retrouve dans ce texte de Joachim Séné son jeu majeur de détournement, combinaison, contrainte. Mais ici ce jeu s'oublie, le verbe qui devient rage, même dans les anagrammes de la toute fin.

La domination politique s'appuie sur le verbe. Le combat social, l'inégalité, la fuite devant les ombres s'appellent politique quand ils deviennent discours, adresse, détournement des mots.

Et notre tâche à nous, artisans de langage, ne serait pas aussi dans ce territoire, où s'atteler à ce qui maltraite la langue, ou la ravale à bien peu, en lui demandant de dissimuler ou affadir ce qu'on maltraite des hommes et des choses ?

Quand le discours politique devient un robinet d'eau tiède, lorsqu'un mot devient une vague image dans les journaux ou sur les ondes, il évacue ce qu'il contient.

On a besoin de ces textes-cri : c'est nous-mêmes qu'ils rehaussent.



L'auteur

En marge de ses travaux d'historienne au CNRS, portant essentiellement sur le XVIII^e siècle et les femmes, Martine Sonnet a publié deux récits littéraires aux éditions Le temps qu'il fait : *Atelier 62* en 2008 et *Montparnasse monde* en 2011.

Sur le web, elle tient le blog *L'employée aux écritures* et son site complémentaire au blog accompagne ses ouvrages parus et ses chantiers divers. Elle publie régulièrement des textes dans la revue *remue.net*

Le texte

En quatre essayages, les mêmes personnages mais à des temps très précis, qui nous renvoient dans la guerre d'Algérie ou la grande secousse des années 70, puis le bord de notre présent, Martine Sonnet plonge dans l'intime : une couturière à domicile et l'une de ses clientes discutent ont ce genre de conversation de chez-le-coiffeur, où se disent le futile et l'essentiel en même temps.

Et la beauté de ce vocabulaire des tissus et des boutons, d'un artisanat millénaire et respectueux — la langue danse à l'arrière-plan, de tout ce que nous avons perdu, mais reconnaissons. Quatre périodes de vie en quatre temps, avec une vue directe sur l'intérieur, la télé (Télé-Cagnotte, « 1 franc dans le monnayeur, une heure de programme »), un vocabulaire déjà enfui, mécanographe, loden, popeline, instamatic — le temps a passé si vite — des naissances, le divorce, les modifications du quotidien... Et un arrière-fond politique qui donne des résonances de fresque bien plus large. Et ce que ça raconte nous ressemble, c'est la beauté de la petite histoire des anonymes de venir nous chercher par le bout des détails perdus. Lisez quatre pans de vie de femmes, comme quatre petits vestiges, gracieux et graves, qu'on aurait retrouvés dans une boîte à bijoux, un carton, un grenier, ou la boîte à ouvrage d'une *Couturière*.

L'auteur

Instituteur originaire de la région nantaise, Jean-Pierre Seaudau s'est installé il y a plusieurs dizaines d'années à Saint-Nazaire. Il s'est inspiré de la cité portuaire pour écrire ses œuvres. « J'ai l'impression qu'habiter à Saint-Nazaire m'a permis d'écrire parce que la ville est simple et toujours en mouvement. C'est une ville d'ouverture qui se cherche, ce qui est intéressant. »

Le texte

« Comme chaque soir, avant de partir, de quitter la classe vide, avais fait un rapide tour de la salle pour m'assurer que tout était en ordre ou du moins que le désordre était raisonnable... »

Nous voilà immergés dans le quotidien, voix, geste, parole, d'un instituteur d'école primaire, dans un village de l'ouest, sous ciels d'estuaire. Pas la première fois qu'un récit s'y ancre pour laboratoire de l'imaginaire, des rêves, magnifique poste d'observation.

Et point crucial de la transmission, des frictions sociales. Et puis il suffit d'une phrase, trouvée sur la table d'une des petites élèves, un cœur découpé dans le cahier de textes, "je t'aime maman passe que tu et la plus belle" – c'est ici, dans la classe même, dans cette heure qui suit le départ des élèves, que l'instituteur reçoit les parents d'élèves.

Et c'est le biais ici pour ces portraits au plus sensible de notre présent, ses contradictions et ses illusions, sa générosité et ses désespoirs. Et chaque micro-chapitre est l'arrachement bref d'une silhouette ainsi sculptée dans son humanité même, "père de...", "mère de...", grands-parents parfois, à même leurs peurs ou leurs dérives (avec zeste parfois de physique quantique, croyez-le ou pas).



L'auteur

Lucien Suel, poète ordinaire, romancier et traducteur, est né en 1948 à Guarbecque, dans les Flandres artésiennes. Il a édité la revue *The Starscrewer*, consacré à la poésie de la Beat Generation, puis *La Moue de Veau*, magazine dada punk, tout en pratiquant l'art postal (mail art) à l'échelle planétaire. Il anime la Station Underground d'Émerveillement Littéraire et le blog littéraire Silo.

Ses œuvres imprimées comme ses prestations scéniques couvrent un large registre, allant de coulées verbales beat à l'expérimentation de formes arithmogrammatiques (poèmes composés de lignes à nombre de caractères typographiques égal, croissant, ou décroissant), du collage et du caviardage (poèmes express) à la performance, notamment avec le groupe de rock Potchük et au sein de Cheval 23. On peut aussi le suivre sur Twitter : @LucienSuel.

Le texte

D'abord, le ciel du Nord. Ce Pas-de-Calais où, entre mines et usines, la dureté de vivre est plus à nu. Lucien Suel est des voix de là-bas, de ceux qui arpentent la poésie à voix haute, mêlant l'expérience Internet aux performances et musiques. Mais toujours, sous les mots qui s'assemblent ici en semblance de la bascule du temps, accumulations noires, et ce sentiment de suspension propice au retour sur soi-même, l'ancrage est perceptible : le canal qu'on distingue sur les deux toiles *Approaching Storm* de William Brown qui accompagnent le texte, c'est là qu'est né Suel, là qu'il vit toujours. On le connaît désormais aussi par son travail de romancier, lui aussi ancré en ce pays même. La représentation du ciel et ses nuages, d'où cette théorie des orages, a toujours été point d'inflexion pour l'art – et pas seulement par Turner.

C'est à cette expérience que nous convie ce texte à la fois complexe et scintillant.



L'auteur

Guillaume Vissac, né le 10 février 86 dans la Loire, vécu vingt ans là-bas pour bien peu de choses vécues. Divers déménagements, divers petits boulots. Aujourd'hui écrivain-chômeur.

Le texte

Ce sont des fragments pris à la vie quotidienne. La vie ordinaire, celle où chaque jour nous sommes confrontés aux autres, dans la ville.

Gestes, paroles de chaque instant. Et même dans la solitude, la pensée, la confrontation à nous-mêmes, il y a la question posée au dehors, au temps, au devenir.

Le travail de l'inquiétude a toujours été le territoire de la littérature, récit ou poème.

Confrontons-le à l'immédiat, au présent. Faisons de ces blocs d'inquiétude notre affirmation esthétique, la beauté qui surgit, se dresse et compense.

Dans la première version de son *Livre des peurs primaires*, Guillaume Vissac avait accumulé 100 fragments qui devenaient une nouvelle écriture de la ville. Dans cette seconde version, non seulement ils sont complétés de 31 nouveaux fragments, mais l'expérience même de la lecture va changer: en contrepoint de la lecture linéaire, chaque fragment renvoie à un autre dans une multiplicité de nouveaux parcours.

Retrouvez **publie.net** sur

www.publie.net

& www.publie-net.com

& www.publiepapier.fr